Relations indo-grecques

Autor(en): **Cuendet, Georges**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Mitteilungen der Schweizerischen Gesellschaft der Freunde Ostasiatischer Kultur**

Band (Jahr): **6 (1944)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-145144

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Relations indo-grecques

par Georges Cuendet

I.

Généralités

Alexandre n'a pas dépassé le Penjab; il a donc franchi les confins de l'Hindoustan, mais sans pénétrer profondément dans le pays [1]). Il n'en a pourtant pas fallu davantage pour que s'établît un contact direct entre deux mondes qui s'ignoraient. Jusqu'alors l'Iran avait servi d'intermédiaire entre la Grèce et l'Inde. Un aventurier grec, Scylax de Caryande, avait bien reconnu le cours de l'Indus pour Darius I; mais il fait exception et, après lui, Hécatée de Milet ou Hérodote ne transmettent plus que des renseignements de seconde main. Quant à Ctésias de Cnide, le contemporain de Xénophon, il a séjourné longtemps (415–397) comme médecin à la cour d'Artaxerxès II; il aurait pu y recueillir des données abondantes sur l'Orient; mais, pour avoir rapporté fables et merveilles avec trop de complaisance, il a vu baisser son crédit et s'est acquis fort mauvaise renommée. Aristote lui-même critique ses devanciers et élimine leurs erreurs plutôt qu'il n'apporte des nouveautés et Théophraste ne s'écarte pas de cette ligne.

Tout change avec Alexandre. Les connaissances sur l'Orient s'enrichissent et se précisent grâce à Néarque, Onésicrite, Aristobule et Mégasthène, les compagnons du conquérant. L'Inde fait son entrée dans la littérature grecque; plusieurs savants, comme Eratosthène, Diodore de Sicile, Strabon, Dioscoride, Arrien, Ptolémée, Elien, s'en occupent en philosophes, historiens, géographes ou médecin et élaborent les matériaux que d'autres ont récoltés sur place, tel ce mar-

---

[1]) Robert Fazy, *Autour de l'Expédition d'Alexandre le Grand en Asie Centrale, 331–327 av. J.-C.*, Bulletin de la Société suisse des Amis de l'Extrême-Orient, IV, p. 3—26.

chand grec qui consigne dans le *Périple de la Mer Erythrée* ses observations sur le commerce dans l'Océan Indien, à la fin du Ier siècle de notre ère [2]). Les Latins Pomponius Méla et Pline l'Ancien suivent le mouvement et apportent leur contribution à l'oeuvre commune.

Si les littératures classiques, profanes et curieuses de toutes les activités de l'esprit humain, reflètent l'intérêt suscité par l'Inde lointaine et mystérieuse, la réciproque ne se vérifie pas: le monde hindou semble oublieux de ses relations avec l'étranger; le souvenir des événements historiques s'y estompe vite. Les littératures sanskrites et pâlies, d'inspiration religieuse, sont restées si fermées aux actions du dehors qu'elles ignorent presque tout de l'Occident.

II.

Ambassades et missions

A la mort d'Alexandre, l'influence hellénique s'étend au bassin entier de l'Indus, partagé en cinq entre la satrapie de Peithon, fils d'Agénor, les deux royaumes tributaires de Taxile et de Porus, les possessions de Sophytès (Saubhûta) et de Nanda, le roi des Prasiens. En 322 déjà, Candragupta, le *Σανδράκοττος* [2 bis]) des Grecs, succède à Nanda; il se hâte d'incorporer à son royaume les domaines de Porus et de Taxile et se trouve ainsi en conflit avec Seleucus I Nicator qui, peu après son avènement à Babylone en 312, cherchait à recouvrer les provinces indiennes. Les pourparlers de paix se déroulent en Inde où Seleucus délègue à plusieurs reprises, de 302 à 298, son ambassadeur Mégasthène. En échange d'importantes concessions territoriales, le souverain grec reçoit cinq cents éléphants et le traité prévoit, entre les contractants, un mariage qu'Appien appelle *κῆδος* tandis

---

[2]) W. H. Schoff, *The Periplus of the Erythrean Sea,* New York and London, 1912.

[2 bis]) Il y a plusieurs autres transcriptions grecques du nom: cf. *The Cambridge History of India*, vol. I, Cambridge 1922, p. 470, note 1.

que Strabon parle d'*ἐπιγαμία*[3]); ainsi serait entrée au harem une «Grecque», une *yavanî* pour lui donner son nom sanskrit.

Dès 280 et pendant une dizaine d'années, Antiochus I Sôter entretient des ambassadeurs permanents auprès de Bindusâra. Le roi d'Egypte Ptolémée II Philadelphe paraît avoir suivi cet exemple et l'activité des diplomates se double des opérations de négociants grecs qui parcourent l'Orient.

Aux intérêts matériels des Hellènes s'opposent noblement les préoccupations spirituelles d'Açoka Priyadarçin[4]), le fils et l'héritier de Bindusâra. Rallié au bouddhisme après neuf ans de règne, vers 264, il envoie de sa capitale Pâtaliputra, dont les Grecs ont fait *Παλίμβοθρα*, des missions religieuses pour gagner à la loi ou *dharma* jusqu'aux peuples les plus éloignés. Dans ses édits, rédigés en prâkrit, auxquels on ne saurait comparer que les inscriptions cunéiformes de Darius et les *Res gestae* d'Auguste conservées par le monument d'Ancyre, Açoka rappelle les rapports qu'il a entretenus avec la Grèce. Si le Ve édit[5]), daté de la 14e année du règne, mentionne les Yonas ou Grecs et le IIe leur roi Amtiyoko, soit Antiochus II Théos (261–246), le petit-fils de Seleucus Nicator, le XIIIe édit[6]), qui remonte à 258 environ, est bien plus précis puisqu'il ajoute à Amtiyoko quatre autres rois grecs: Turamaye, Amtikini, Maka et Alikasudaro qu'on identifie avec Ptolémée II Philadelphe (285–247), Antigone II Gonatas de Macédoine (278–242 ou 239), Magas de Cyrène (mort en 258) et Alexandre d'Epire (272–255), le fils de Pyrrhus.

Selon le *Mahâvamsa* ou «Grande généalogie», une chronique ver-

---

[3]) A. Bouché-Leclercq, *Histoire des Séleucides*, Paris, 1913, I, p. 28—29.

[4]) P. Masson-Oursel, H. de Willmann-Grabowska et Philippe Stern, *L'Inde antique et la civilisation indienne*, Paris, 1933, p. 44.

[5]) A. C. Woolner, *Asoka, Text and Glossary*, Calcutta, 1924, I, p. 8—9.

[6]) A. C. Woolner, op. cit., p. 28—29.

sifiée en pâli, qui tient d'ailleurs de la légende comme de l'histoire [6 bis]), les missions d'Açoka auraient remporté un succès inespéré: les prosélytes se seraient vite comptés par myriades dans le monde hellénique [7]); un siècle plus tard, le doyen de la communauté d'Alexandrie serait même venu pour une dédicace à Ceylan accompagné de trois mille moines bouddhistes [8]).

Du côté grec, la politique l'emporte de nouveau sur la religion. Polybe rappelle qu'Antiochus III le Grand a renouvelé en 206 amitié avec le roi Subhâgasena et qu'il reçut en échange des éléphants [9]).

Peu après, un prince grec de Bactriane, Démétrios, se proclame roi des Indiens. Puis, autour de 180, Héliodoros, hellène comme son souverain Antialcidas qui règne au Gandhâra, est chargé d'une ambassade en Inde centrale et marque son séjour à Besnagar près de Bhîlsâ [9 bis]) en y élevant un pilier avec inscription [10]).

L'histoire a perpétué le souvenir du sixième successeur de Démétrios, le fameux Ménandre, dont le nom est représenté par Milinda en pâli. La numismatique nous a transmis ses traits, Strabon rappelle ses conquêtes dans le bassin du Gange (entre 150 et 100) et Plutarque fait écho à sa réputation de justice. En Inde, la légende s'est emparée du personnage, devenu le protagoniste du *Milindapanha*

[6 bis]) Sur la valeur historique du Mahâvamsa, plus ou moins reconnue aujourd'hui, cf. Wilhelm Geiger, *The Mahâvamsa,* London, 1912, introduction, p. XII ss; *Cambridge, History of India,* vol. I, p. 604.

[7]) Sylvain Lévi, *Le bouddhisme et les Grecs,* Revue de l'histoire des religions, XXIII, 1891 = Mémorial Sylvain Lévi, Paris, 1937, p. 207.

[8]) Sylvain Lévi, *Alexandre et Alexandrie dans les documents indiens,* Mélanges Maspéro, II, 1934 = Mémorial . . ., p. 418.

[9]) P. Jouguet, *L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient,* Paris, 1925, p. 414.

[9 bis]) Etat de Gwalior.

[10]) Jules Bloch, *Asoka et la Magadhi,* Bulletin of the School of Oriental Studies, London Institution, VI, p. 294; Sir John Cumming, *Revealing Indias Past,* The India Society, London, 1939, p. 209 et 292.

«Questions de Milinda» [11]). Ce célèbre dialogue conservé dans une rédaction pâlie et plusieurs recensions chinoises [11bis]) se joue à Sâgala dans le Penjab; mais il confond Alexandria ad Caucasum avec Alexandrie d'Egypte pour en faire le pays natal du prince indo-grec; le héros se trouve entouré de figurants de fantaisie et son interlocuteur Nâgasena ne correspond à aucun docteur de la tradition bouddhique. Là encore l'Inde ne retient de son contact avec la Grèce qu'un thème de philosophie religieuse, développé en roman.

Rome, héritière de l'hellénisme, maintient les relations avec l'Orient. Dans les *Res gestae,* Auguste évoque avec satisfaction les ambassades que lui ont «souvent» envoyées des rois de l'Inde; mais il exagère puisqu'elles se réduisent à deux, semble-t-il [12]): d'après Orose, l'une le rejoignit à Tarragone en 25; Dion en connaît une autre qui rencontra Auguste à Samos en 20. La tradition s'est perpétuée sous l'empire: Julien reçut encore des délégués indiens en 362, comme le raconte Ammien Marcellin.

Si importants qu'ils paraissent, les rapports officiels ne sont du reste pas les seuls qui se soient établis entre l'Orient et l'Occident.

III.

Connaissances scientifiques

De l'érudition hellénique, l'Inde n'a retenu qu'un aspect, l'astronomie ou plutôt l'astrologie [13]). Preuve en soit des termes sanskrits

---

[11]) *The Milindapanho,* The Pali text edited by V. Trenckner, London, 1928. — *Les Questions de Milinda,* traduit du pali par Louis Finot, Paris, 1923.

[11bis]) Cf. Paul Demiéville, *Les Versions chinoises du Milindapanha,* Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, Hanoï, 1924, p. 21.

[12]) *Res gestae diui Augusti,* texte établi et commenté par Jean Gagé, Paris, 1935, § 31, p. 138—140.

[13]) A. Berriedale Keith, *A History of Sanskrit Literature,* Oxford, 1928, Ch. XXVII, p. 516–535: Astronomy, Astrology and Mathematics.

comme *horâ, mesûrana, panaphara, âpoklima, harija, kendra, jâmitra, trikona* qui dérivent de ὥρα «temps», μεσουράνημα «méridien», ἐπαναφορά «ascension», ἀπόκλιμα «déclin», ὁρίζων «horizon», κέντρον «centre», διάμετρος «diagonale, τριγώνον «triangle».

Sous les formes altérées de *kriya, tâvuri, jituma, karkata, leya, pâthona, jûka, kaurpya, tauksika, ânokero hrdroga, itthya,* on découvre aussi les noms de signes du zodiaque κριός, ταῦρος, δίδυμοι, καρκῖνος, λέων, παρθένος, ζυγόν, σκορπιός, τοξευτής, αἰγόκερως, ὑδροχόος, ἰχθύες [14]). Pour onze vocables, l'origine grecque demeure transparente; seul *karkata* «écrevisse, cancer» peut passer pour une traduction de καρκῖνος, dont l'adaptation *karki* se rencontre du reste aussi.

Les emprunts du grec aux langues de l'Inde sont bien plus importants et posent des problèmes de méthode linguistique. Il s'agit d'abord de les repérer, pour autant que leur origine n'est pas précisée. Ce sont surtout des termes de culture, voyageant en même temps que l'objet qu'ils désignent et importés avec lui. Ils forment volontiers des séries de mots, unis par la signification ou l'emploi technique [15]). Si le rapprochement phonétique est acceptable, il faut encore que le sens concorde d'une langue à l'autre; mais on observe souvent du flottement dans la transmission: variantes orthographiques, genre indécis, accentuation instable; les doublets ne sont donc pas rares. En outre l'analogie et l'étymologie populaire interviennent parfois et travestissent les mots empruntés [16]). Enfin quelques noms sont traduits au lieu d'être transcrits et ils constituent de véritables calques lexicographiques.

---

[14]) *Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo, Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.*

[15]) Vlad Banateanu, *Termes de culture grecs, d'origine égéo-asianique,* Revue des Etudes Indo-Européennes, Bucarest, 1938, vol. I, p. 114.

[16]) Pour choisir un exemple iranien, *artaxsaçâ* «Artaxerxès» et *xsayârsâ* n'ont rien de commun, bien qu'Hérodote (VI. 98) voie en Ἀρτοξέρξης un composé de Ξέρξης.

D'autre part, on ne perdra pas de vue que les emprunts antérieurs à Alexandre ont d'abord passé par l'iranien. Ainsi le nom grec de l'Indus, *Ἰνδός* connu dès Hérodote, ne provient pas directement du sanskrit *sindhuh*, mais suppose un intermédiaire attesté par le vieux-perse et l'avestique *hindus;* de plus, la psilose dénonce la forme comme ionienne [17]). Immédiats à partir d'Alexandre, les emprunts remontent alors au sanskrit ou au moyen-indien, en l'occurrence à des dialectes de l'Ouest.

Les auteurs grecs nous ont transmis quantité de noms géographiques, qu'il est surtout curieux d'identifier. Leur transcription paraît approximative puisque, parmi beaucoup d'autres, *Βαρυγαζα* du *Périple* et de Ptolémée ou *Βαργόζη* de Strabon correspondent au sanskrit *Bhrgukacdhâ* ou au pâli *Bharukacdha,* aujourd'hui Broach, comme *Ὀζήνη* et *Πευκελαῖτις* équivalent à *Ujjayinî* et *Puskalâvatî.* Ainsi comprise, la toponymie est décevante; il convient pourtant d'excepter deux cas où le grec donne la traduction exacte. Ptolémée (VII. II. 29) est le premier à citer Java; *Ἰαβαδίου ὃ σημαίνει κριθῆς νῆσος* «Iabadiou, ce qui signifie île de l'orge» que le sanskrit désigne comme *yavadvîpa,* de *yava* «orge» et *dvîpa* (pali *dîpa*) «île» [18]). Le *Périple,* § 50, interprète bien le nom du Deccan: *διὸ καὶ Δαχιναβάδης καλεῖται ἡ χώρα · δάχανος γὰρ καλεῖται ὁ νότος τῇ αὐτῶν γλώσσῃ* «c'est pourquoi le pays s'appelle Dakhinabades, car le Sud s'appelle dakhanos dans leur langue», région que le sanskrit nomme *daksinâpatha* de *daksina* «droit, méridional» et le prâkrit *dakkhinâbadha* [19])".

Autant qu'à la géographie, les Grecs se sont intéressés à l'ethnographie. Parmi les noms de peuples, plusieurs sont simplement transcrits: les Çûrasenas, à la vaillante armée, deviennent des *Σουρασηνοί* et les Prâcyas «gens de l'Est» des *Πράσιοι.* Si l'étymologie populaire a transformé les Ksudrakas «petits hommes» en *Ὀξυδράκαι,* à la vue

---

[17]) A. Meillet et E. Benveniste, *Grammaire du vieux-perse,* Paris, 1931, § 50 et 132.

[18]) Jules Bloch, *La formation de la langue marathe,* Paris, 1915—1919, § 129, p. 134.

[19]) Jules Bloch, op. cit., § 52, p. 70.

perçante, Ptolémée (VII. II. 18) glose correctement le terme sanskrit de Nagnalokas ou moyen-indien de Naggalokâ par *Ναγγαλόγαι, ὃ σημαίνει γυμνῶν κόσμος* «les Nangalogai, ce qui signifie le monde des hommes nus». Quant aux Açvakas, ils ont les honneurs de trois noms différents en grec; ils se muent tour à tour en *Ἀσσάκανοι* pour Plutarque ou *Ἀσσακηνοί* pour Arrien par simple transcription, une fois en *Ἀσπάσιοι* pour Strabon par un intermédiaire iranien et une autre fois en *Ἱππάσιοι* par traduction [20]).

A la suite de Mégasthène, Strabon et Arrien répartissent les Indiens en sept classes ou professions plutôt qu'en quatre castes, dont trois sont par contre confondues avec des nations. En effet, les *brâhmanas* «prêtres», les *kshatriyas* «guerriers» et les *çûdras* «hommes vils» se convertissent en peuples: *Βραχμάνες, Χατριαῖοι* et *Σόδροι*. Cependant les *βραχμᾶνες* restent parfois des religieux; ils s'opposent alors aux *σαρμᾶνες* de Mégasthène ou *σαμαναῖοι* d'Origène, «moines bouddhiques» que le sanskrit appelle *çramanas* et le pâli *samanâ*. Enfin les *ὑλόβιοι* correspondent sans doute aux *vanavâsas* ou *vanavasinas* «ermites» dont le nom se décompose en *vana ὕλη*, «forêt» et *vâsa* ou *vâsin*, dérivés de *vasati* «*βιοῖ*, il vit». Ainsi, sur plusieurs points, la science hellénique ne peut être prise en défaut.

IV.

Echanges commerciaux

L'histoire du trafic entre l'Orient et l'Occident repose sur des renseignements épars chez les écrivains grecs et latins, sur le précieux *Périple de la Mer Erythrée* et surtout sur les emprunts au vocabulaire indien. La loi des séries de mots techniques se vérifiera de nouveau dans ce domaine.

---

[20]) Arthur A. Macdonell, *A History of Sanskrit Literature*, London, 1905, Ch. XVI, Sanskrit Literature and the West, p. 409.

Tout d'abord, le *Périple*, § 44 et 60, transmet les noms indigènes de plusieurs bateaux; on a reconnu dans les *σάγγαρα* «radeaux faits de pirogues accouplées» les *samghâtas* du sanskrit et du pâli [21]); des *τράππαγα* «péniches» dérivent les *tâpâ* «radeaux» du marathe [22]); les *κολάνδια* qui sillonnent le Gange sont pareils de forme et de sens aux *χελάνδια*, ancêtres de nos «chalands»; seul le nom des *κότυμβα* «barques» n'a pas davantage survécu en grec qu'on ne lui trouve d'équivalent dans les langues de l'Inde.

Depuis l'antiquité, l'Hindoustan a été grand pourvoyeur d'animaux rares, sinon fabuleux. Homère et Hérodote mentionnent déjà la panthère et l'éléphant (ou l'ivoire), Aristophane les singes (*πιθήκοι*) et le paon [23]), Aristote le tigre. Pourtant on n'avait jamais vu d'éléphant en Grèce avant Alexandre, ni de tigre à Athènes avant celui qu'offrit Seleucus Nicator. Dès lors, le vocabulaire se renouvelle à mesure que se développent les connaissances et que s'enrichit la faune.

Ainsi Elien donne pour indiens les noms du *καρτάζωνος* «rhinocéros ou licorne» qui rappelle de loin le sanskrit *khadga* «rhinocéros», et ceux de trois oiseaux, le *κατρεύς* «paon», le *δίκαιρον* et l'*ὠρίων* sans qu'on puisse contrôler son affirmation. Le même doute subsiste au sujet du *μαρτιχόρας* ou *μαντιχώρας* «porc-épic?» de Ctésias, dont Pline fait un monstre, le *mantichoras*. Appelé *κῆβος* par Aristote et *κῆπος* par Strabon et Elien, le «singe à longue queue» pourrait bien être le *kapi* du sanskrit qu'on retrouve sous les formes de *kapi* ou *kavi* en pâli. D'après Ctésias, *βίττακος* «perroquet» porte un nom indien dont deux variantes apparaissent, l'une *ψίττακος* chez Plutarque, Ptolémée, Elien, l'autre *σιττακός* chez Arrien; ces doublets engageraient à chercher un original moyen-indien *cittaka*, correspondant au sanskrit *citraka* «bariolé, bigarré».

---

[21]) Jules Bloch, op. cit., p. 417.

[22]) Jules Bloch, op. cit., p. 346.

[23]) Sylvain Lévi, *Autour du Bâveru-Jâtaka*, Annuaire de l'Ecole des Hautes Etudes, Sciences philologiques, Paris, 1913—1914 = Mémorial . . ., p. 283—292.

Des produits aussi nécessaires que le coton, le riz et le sucre tirent leur origine de l'Inde. Les Grecs ont parlé de «lin provenant des arbres» et de «laine végétale» bien avant d'employer le terme de *κάρπασος*, le *carbasus* des Latins, qui représente le sanskrit *karpâsa* «cotonnier», *karpâsâ* «coton» [24]). L'origine asiatique du riz ne fait pas de doute; mais ni *ὀρίνδα*, ni *ὄρυζα* ne se laissent ramener au sanskrit *vrihi* sans supposer quelque intermédiaire. Néarque et Onésicrite, les compagnons d'Alexandre, ont révélé le sucre comme du miel que produisent des roseaux, et non des abeilles. Le nom indigène, *sakkharâ* en pâli, apparaît simultanément dans trois textes du Ier siècle: Dioscoride préconise un stomachique appelé *σάκχαρον*, Pline réserve le *saccharum* aux usages médicaux et, selon le *Périple*, Barugaza exporte du «miel de canne» dit *σάκχαρι* [25]).

L'Inde fournit à l'Occident les diverses épices dont les noms grecs, puis latins, dénoncent l'origine. Théophraste est l'un des premiers à décrire le poivre, *πέπερι*, dont le latin fait *piper*, et à le recommander comme antidote à la ciguë; ce mot ne répond pas exactement au sanskrit *pippalî*, mais à une forme de l'Inde occidentale, dont dérivent aussi le guzrati *pipar* et le sindhi *pipirî* [26]). A la première syllabe près, où les Grecs ont cru discerner leur article [27]), le sanskrit *tamâlapattra* «arbre de la famille des laurinées» se reflète dans *μαλάβαθρον* «bétel?» et *malobathrum* d'Horace et de Pline; le *Périple* précise même que les feuilles de cet arbre s'appellent *πετροί*, soit *pattra* du sanskrit. Le gingembre, *ζιγγίβερ* chez Dioscoride, *ζιγγίβερι* chez Ptolémée et *zingiberi* chez Pline, procède du pâli *singivera* que le sanskrit tardif a transformé en *çrngavera* par étymologie populaire [28]). Deux variétés

---

[24]) Przyluski, *Un ancien peuple du Penjab: Les Udumbara*, Journal asiatique, CCVIII, 1926, I, p. 42.

[25]) Jules Bloch, op. cit., § 89, p. 101 et p. 417.

[26]) Jules Bloch, op. cit., § 140, p. 144 et p. 368.

[27]) Albert Debrunner, *† Eduard Schwyzer*, Museum Helveticum, I, p. 8.

[28]) Dans son *Uttararâmacarita* (acte I, stance A), Bhavabhûti parle de la ville

de cannelle, *κασίη* et *κιννάμωμον* à la consonance sémitique, se rencontrent déjà chez Hérodote; mais Dioscoride y ajoute une troisième espèce, *δάκαρ*, identique, semble-t-il, au *δούακα* du *Périple*, tiré du sanskrit *tvaca*. Dans le même passage, § 8, le *Périple* énumère encore le *κάγκαμον* et le *μάκειρ;* l'un apparaît chez Dioscoride et, sous la forme *cancamum*, chez Pline où on lui donne le sens de «résine d'un arbre d'Arabie»; l'autre est le *μάκερ* de Dioscoride, le *macir* de Pline, interprétés comme «écorce d'un arbre de l'Inde», peut-être aussi la *macis* de Plaute; mais il est tentant de rapprocher *κάγκαμον* du sanskrit *kankola* «muscadier», *kankolîphala* «muscade»; dès lors ne conviendrait-il pas de reviser les traductions grecques et latines et de les corriger d'une part en «muscade», de l'autre en «macis», soit arille de la noix de muscade? Sans le clou de girofle, la liste des épices serait incomplète; le nom grec *καρυόφυλλον*, transcrit *caryophyllon* par Pline, paraît défiguré par l'étymologie populaire; car on ne voit rien de commun entre une feuille, *φύλλον*, de noix, *κάρυον*, et le girofle; aussi le rapprochement avec le sanskrit *katukaphala* en serait-il confirmé.

Comme les épices, plusieurs substances aromatiques proviennent de l'Inde; tel le camphre, dont la connaissance fugace dans l'antiquité se réduit à une citation de Ctésias: le *κάρπιον* qu'il donne pour un mot indien est dérivé du sanskrit *karpûra*, mais a subi l'influence de *καρπός* «fruit», *καρπίον* «petit fruit»; tel encore le costus, dont les noms grec *κόστος* et latin *costum* remontent à *kustha* du sanskrit. Dans l'*Histoire des Plantes* de Théophraste, *νάρτη* «aromate de l'Inde» alterne avec *νάρδος* «nard» qu'on rapproche du sanskrit *nalada*, en invoquant parfois un intermédiaire hébreu *nerd*[29]); mais il convient de ne pas perdre de vue que le sanskrit possède aussi

---

de Çrngavera et il existe une cité de Pippalî dans le delta du Gange, d'après Ptolémée. Il s'agit de formations comparables à celle d'*Abella malifera* de Virgile

[29]) O. Schrader et A. Nehring, *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde*, Berlin-Leipzig, 1917—1929, II, p. 109.

une forme *nada* «sorte de roseau» qui permute avec *nala*. Tandis que le grec a perdu l'ancien nom indo-européen du castor, représenté par *fiber* en latin, *Biber* en allemand ou *bawra* en avestique, *κάστωρ* «castor» et *καστόριον* «castoréum» sont inséparables des mots sanskrits *kastûrî* «musc» et *kastûrîmrga* «porte-musc». Le bois de santal, *ξύλα σαντάλινα* du *Périple* et *σάνταλον* chez Dioscoride, n'est autre que le *candana* indien. Mais l'*ἀγάλλοχον* «bois d'aloès» n'a qu'un rapport très lointain avec *l'aguru* sanskrit, que l'étymologie populaire ait agi ou qu'il faille compter avec un intermédiaire inconnu.

On passe insensiblement des aromates à quelques arbres auxquels les Grecs se sont intéressés. Pour Ctésias, suivi par Pline, le *σιπταχόρας* est un arbre de l'Inde qui produit une résine odoriférante, sans qu'on sache l'identifier à coup sûr [30]). Arrien conserve bien au palmier à éventail son nom indigène de *tâla* [31]); mais il décrit le figuier banian sans recourir au terme de *vata*. D'après le *Périple*, on exporterait de l'Inde un peu de *ναύπλιος* «poisson de mer»; cela cadre si mal avec la situation qu'on a proposé de lire *ναργίλιος*, équivalent du sanskrit *nârikela* «cocotier, noix de coco», devenu *nâriela* en prâkrit.

L'*ἰνδικόν* «indigo» dont le nom même révèle la provenance ouvre la liste des matières colorantes à laquelle appartient également la laque, baptisée *λάκκος χρωμάτινος* dans le *Périple*, peut-être identique à la *lacca* «plante à racine rouge» d'Apulée; on cherchera le prototype de ce mot dans le pâli *lâkhâ*, dérivé lui-même du sanskrit *lâksâ* «teinture rouge, laque». On confond souvent le cinabre, qui est un sulfure de mercure, avec le minium ou oxyde de plomb; dès lors, les formes *τιγγάβαρι* du comique Dioclès et *κιννάβαρι* d'Aristote pourraient être comparées, dans leur premier élément, avec le sanskrit *cîna* «plomb» et *cînapista* «minium». Tandis que Strabon parle de

---

[30]) J. Przyluski, op. cit., p. 46.

[31]) Arrien, *L'Inde*, texte établi et traduit par Pierre Chantraine, Paris, 1927, notes p. 32 et 38.

σάνδιξ «vermillon» et Aristote de *σανδαράκη* «sandaraque[82])», Dioscoride préfère les doublets *σάνδυξ* et *σανδαράχη;* l'un de ces mots remonte au sanskrit *sindûra* «vermillon, minium» et l'autre à *candanarâga* «teinture de santal» plutôt qu'à *candrarâga* «ayant l'éclat de «la lune» dont on l'a rapproché[83]).

Les pierres précieuses[84]) constituent la dernière série des produits que les Hellènes se procuraient en Hindoustan. Pour plusieurs gemmes, la correspondance entre les noms grecs et indiens est évidente: le sanskrit *upala* «pierre précieuse» se perpétue dans *ὀπάλλιος* «opale», devenu *opalus* chez Pline. Les formes *marakata* «émeraude» du sanskrit et *maragada* du prâkrit sont toutes proches de celles du grec, *σμάραγδος* déjà chez Hérodote et *μάραγδος* de Ménandre. La turquoise que le *Périple* appelle *καλλάϊνος λίθος* et Pline *callais,* tire son nom du sanskrit *kâla* «bleu»; et le *βήρυλλος* «béryl» répond à *vaidûrya* du sanskrit, *veluriya* ou *veruliya* du pâli. Quant au corail, *κοράλλιον, κουράλιον* ou *κωράλιον,* son nom paraît dérivé de *κόρη, κούρη* ou *κώρα* «jeune fille»; on y chercherait donc volontiers un calque par traduction du sanskrit *prabâla* «corail» où l'on aurait isolé l'élément *bâlâ* «fillette». Reste encore la perle, *μάργαρον* pour Pausanias ou *μαργαρίτης* comme on l'appelle dans la langue des Indiens, affirme Arrien; mais ce mot ne ressemble que de loin au sanskrit *manjarî* «bourgeon, perle». Si le nom de la perle est d'origine indienne, celui de la nacre doit l'être aussi; on considérera donc le *βέρβερα* d'Androsthène, un contemporain d'Alexandre, comme emprunté à la même source.

En échange de tant de marchandises, que pouvait offrir la Grèce? Peu de chose, semble-t-il. Outre les *yavanî,* destinées aux harems et

---

[82]) et vraisemblablement «sang-dragon» par étymologie populaire.

[83]) E. Boisacq, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque,* Heidelberg-Paris, 1916, p. 851.

[84]) L. Finot, *Les lapidaires indiens,* Paris, 1896.

qui faisaient prime sur le marché, l'Inde n'a conservé – détail piquant – que deux noms de monnaies, *dînâra* et *dramma* qui représentent *δηνάριον* et *δραχμή*[85]).

V.

Conclusion

La question de l'art gréco-bouddhique réservée, l'Occident doit bien plus à l'Inde qu'il n'a pu lui rendre. Les écrivains grecs et latins le prouvent par l'étendue de leurs connaissances; ils ne s'intéressent pas seulement à la géographie, à l'ethnographie et aux questions historiques; mais ils transmettent, et traduisent même parfois, quantité de termes qui témoignent de l'intensité des relations commerciales, nouées à partir d'Alexandre. Le linguiste y trouve son compte. Il retiendra que la plupart des emprunts ont été faits oralement par des marchands, tantôt au sanskrit, tantôt au moyen-indien. La transcription est souvent flottante et inattendue; il est en tout cas curieux que le grec rende par *ρ* les cacuminales indiennes[86]). Lorsque le mot emprunté par le grec n'a pas d'équivalent connu dans les langues de l'Inde, la probabilité remplace la certitude; tout au plus y a-t-il présomption en faveur de *μαρτιχόρας* et de *σιπταχόρας* qui riment; mais l'authenticité de *ζιγγίβερι* et de *κιννάβαρι* entraîne celle de *βέρβερι*, formé de la même façon. C'est un aspect particulier de la loi des séries.

---

[85]) Sylvain Lévi, *La Grèce et l'Inde d'après les documents indiens,* Revue des études grecques, IV, 1891 = Mémorial, p. 196.

[86]) Le traitement est sûr dans *βήρυλλος* et *σάγγαρα*, plus ou moins douteux dans *καρυόφυλλον*, *νάρδος* et *καρτάζωνος*. De plus, le grec rend volontiers *u* par *o*; *Σόδροι*, *Βαργόζη*, *Ὀζήνη*, *κόστος*, *ὀπάλλιος* en font foi.